



HAL
open science

Pérégrinations calendaires et géographiques du Juif errant

Marie-Dominique Leclerc

► **To cite this version:**

Marie-Dominique Leclerc. Pérégrinations calendaires et géographiques du Juif errant. Ueltschi, Karin; Verdon, Flore. Grandes et petites mythologies I. Monts et abîmes : des dieux et des hommes, ÉPURE - Éditions et Presses universitaires de Reims, pp.279-298, 2020, 9782374961194. hal-03048332

HAL Id: hal-03048332

<https://hal.univ-reims.fr/hal-03048332>

Submitted on 9 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Pérégrinations calendaires et géographiques du Juif errant

 <p>Grandes et petites mythologies I Monts et abîmes : des dieux et des hommes</p> <p>sous la direction de Karin Ueltschi et Flore Verdon</p> <p></p>	Auteur(s)	Marie-Dominique LECLERC
	Titre du volume	Grandes et petites mythologies I. Monts et abîmes : des dieux et des hommes
	Directeur(s) du volume	Karin UELTSCHI, Flore VERDON
	ISBN	978-2-37496-119-4
	Édition	ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims, novembre 2020
	Pages	279-298
	Licence	<p>Ce document est mis à disposition selon les termes de la licence <i>Creative Commons</i> attribution, pas d'utilisation commerciale, pas de modification 4.0 international</p> <p></p>

Les ÉPURE favorisent l'accès ouvert aux résultats de la recherche (*Open Access*) en proposant à leurs auteurs une politique d'auto-archivage plus favorable que les dispositions de l'article 30 de [la loi du 7 octobre 2016 pour une République numérique](#), en autorisant le dépôt [dans HAL-URCA](#) de la version PDF éditeur de la contribution, qu'elle soit publiée dans une revue ou dans un ouvrage collectif, sans embargo.

Pérégrinations calendaires et géographiques du Juif errant

EN L'AN 1633, dans une petite ville d'Allemagne, pendant le sermon, « l'évêque aperçut un homme, avec une grande barbe, fort vieux, qui n'était pas loin de lui, lequel avait une telle attention à la Prédication, qu'à chaque fois qu'il entendait le nom de Jésus ; il frappait sur sa poitrine avec de grands gémissements ». Interrogé par l'évêque, « cet homme faisant un grand soupir répondit ce qui suit : Je suis un Bourgeois de Jérusalem, & qui ne fait que marcher par tout le monde, & voilà mille années passées que je ne fais que me promener sans voir la fin de mes souffrances, j'ai été en plusieurs occasions périlleuses, sans pouvoir trouver la mort ». L'évêque, ayant entendu cela, lui dit : « N'êtes-vous pas peut-être cet homme de qui on a tant écrit ? Cet homme dit : Oui, & quand vous voudrez, Messieurs, je vous conterai l'histoire de ma vie¹ ».

Issu de l'héritage savant (le personnage s'insère dans la matière biblique), le cas du Juif errant est exemplaire pour montrer comment l'imaginaire « populaire » s'empare d'une tradition pour concevoir une trame nouvelle, en l'occurrence en interrogeant l'espace et le temps tout en cherchant à ancrer les événements dans l'Histoire : l'histoire de sa vie est un douloureux cheminement de pays en pays, de siècle en siècle. Il traverse les lieux et les temps sans jamais mourir, et comme tel, il inspire tantôt méfiance, tantôt apitoiement. Son singulier destin relève d'une aberration du cours de la vie humaine ; il est d'ici et de nulle part, de maintenant mais aussi d'hier et de demain. C'est un homme très vieux ou sans âge et au fil du temps, sa représentation évolue des manuscrits à l'imprimé, de l'estampe parisienne aux images populaires. Et d'ailleurs il ne fut pas toujours juif, ni même errant...

1 Version de l'édition de Baudot à Troyes, ^{XIX}^e siècle. Toutes les citations de livrets bleus ont été uniformisées dans une graphie contemporaine.

Une éternelle attente

La légende du Juif errant semble être apparue, tant dans le texte que dans l'image, au XIII^e siècle. En effet, dans certains manuscrits, il est question d'un témoin de la Passion qui, après avoir offensé le Christ, fut condamné à ne plus connaître de repos jusqu'à la fin des temps. Les sources médiévales de ce récit sont essentiellement italiennes et anglaises. En 1223, on peut lire, dans une chronique cistercienne italienne anonyme, *Ignoti Monachi Cisterciensis Sanctae Mariae de Ferrari Chronica*², que des pèlerins venus de Terre sainte disent avoir vu en « Arménie » un Juif condamné par le Christ à attendre son retour parce qu'il l'avait frappé. Il ne peut donc mourir et chaque fois qu'il atteint l'âge de cent ans, il retrouve les trente ans qu'il avait au moment de la Crucifixion. Ce Juif n'a pas de nom et il subit son châtiement sans fin en Terre sainte.

En 1228, c'est un chroniqueur bénédictin anglais, Roger de Wendover, qui raconte une histoire similaire. Un archevêque arménien, qui lui rendit visite à son abbaye de Saint-Albans, affirme qu'avant de quitter l'Arménie, il a partagé son repas avec Cartaphile, ancien portier du prétoire de Pilate. Les faits sont les mêmes et la sentence est la même : « *Ego vado, et tu expectabis donec redeam* » ; dans cet *exemplum*, ce témoin de la Passion porte un nom qui fut changé en Joseph au moment de son baptême.

Quelques années plus tard, un autre chroniqueur de Saint-Albans, Mathieu Paris, reprend ce récit dans sa *Chronica majora* et dans d'autres écrits. Les points communs de ces récits bénédictins anglais sont les suivants : le héros est un converti au christianisme, qui vit dans l'attente en Arménie et se repent de sa faute.

Les plus anciennes représentations visuelles du Juif errant restent difficiles à interpréter. Les plus probantes montrent la ren-

2 Sur ces anciennes versions manuscrites, imprimées et iconographiques, voir le catalogue de l'exposition *Le Juif errant, un témoin du temps*, Paris, Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, 2001, plus particulièrement les contributions de Jean-Claude Schmitt, « La genèse médiévale de la légende et de l'iconographie du Juif errant », p. 55 sq. ; de Maurice Kriegel, « Le lancement de la légende ou la "Courte description et histoire d'un Juif nommé Ahasvérus" », p. 77 sq. M. Kriegel est également l'auteur de « La légende du Juif errant » in Bornavi, Élie (dir.), *Histoire universelle des Juifs*, Paris, Hachette, 1992. Voir aussi Knecht, Edgar, « Le mythe du Juif errant. Esquisse de bibliographie raisonnée (1600-1844) *Romantisme*, 4(8), 1974, p. 103-116 ainsi que *Le mythe du juif errant*, Grenoble, PU Grenoble, 1977.

contre des deux protagonistes comme dans cet exemplaire de la *Chronica majora* (1240-1251) où un curieux dessin à la plume, accompagné de phylactères, confirme le texte. On y voit, à gauche, un Cartaphile voûté, appuyé sur une houe et le Christ de trois quarts, tourné vers lui et maintenant des deux mains la croix. Le dialogue entre les deux hommes est reproduit dans les phylactères : « *Vade, Jhesu, ad iudicium tibi preparatum. Vado sicut scriptum est de me. Tu vero expectabis donec veniam* ». D'autres représentations donnent à voir un personnage avec un bâton de marcheur au moment du Portement de croix ou de la Crucifixion, mais s'agit-il du Juif errant ? Quoi qu'il en soit, dans ces images, la mobilité est du côté du Christ et non de celui du blasphémateur. C'est l'événement originel de la légende qui est donné à voir et non l'errance du Juif. Une narration assez similaire à celle que l'on peut lire dans la *Chronica majora* se rencontre chez Philippe Mousquès dans sa *Chronique rimée*. Et toujours pour le XIII^e siècle, un ensemble de textes d'origine italienne évoque le Juif errant sous le nom de Johannes Buttadeus, soit en français Jehan Boutedieu, forme attestée par Philippe de Novare vers 1250 dans son *Livre de forme de plait*. Et la même histoire se perpétue jusqu'au XV^e siècle en terres italiennes. De toutes ces versions médiévales, on notera que le nom du personnage est variable, qu'il est rarement désigné comme Juif, qu'il est dans l'attente et non dans l'errance. De ce fait, la reconnaissance de ce témoin christique ne vient pas d'une rencontre fortuite, mais d'un récit oral dû à un intermédiaire venu d'Orient et affirmant l'avoir vu.

Une éternelle errance

Avec le XVII^e siècle intervient un changement de perception après l'apparition, au siècle précédent, de plusieurs faux Juifs errants tentant de profiter de la crédulité de ceux qui les écoutaient. En 1602 paraît un livret allemand intitulé *Kurtze Beschreibung und Erzählung von einem Juden mit Namen Ahasverus*. L'ancien pèlerin, maintenant juif (et ce, dès le titre de l'ouvrage) et cordonnier³, est condamné à errer sans fin : « *Lors Jesus Christ le regarda ferme, et luy dist ces mots, le m'arrestera*

3 Voir Millin, Gaël, *Le Cordonnier de Jérusalem. La véritable histoire du Juif Errant*, Rennes, PU Rennes, 1997, p. 68-70.

et reposeray et tu chemineras ». Le récit du Juif errant est alors traduit partout en Europe et diffusé sur le marché populaire de l'imprimé.

En 1609 est imprimée une traduction française de ce récit sous le titre *Discours veritable d'un Juif errant, lequel maintient avec parolles probables avoir esté present à voir crucifier Jesus-Christ, & est demeuré en vie iusques à present. Avec plusieurs beaux discours de diverses personnes sur ce mesme subiect*. Contrairement au titre allemand, la version française insiste d'emblée sur la longévité du personnage. C'est cette édition imprimée à Bordeaux⁴ qui allait donner sa forme au texte, à savoir un récit suivi d'une complainte. Sous le long titre, s'immisce une gravure montrant la Crucifixion ; de chaque côté de la croix, la Vierge et saint Jean. Une telle représentation renvoie implicitement au registre de l'hagiographie et de l'histoire sainte, si présentes dans les livrets populaires. Dans cet ouvrage, en quelque sorte *princeps* de ceux qui suivront, la rencontre se déroule en 1542. La description physique est plus développée que celle qui se fixera dans la Bibliothèque bleue :

[C'est] un grand homme ayant de longs cheveux qui luy pendoient sur les espauls & pieds nus, lequel oyoit le Sermon avec une telle devotion qu'on ne le voyoit pas remuer le moins du monde, sinon lorsque le Predicateur nommoit Jesus Christ, qu'il s'inclinoit & frapoit sa poitrine & soupiroit fort : il n'avoit d'autres habits en ce temps là d'Hyver que des chausses à la marine qui luy alloient jusques sur les pieds, une iuppe qui luy alloit sur les genoux, & un manteau long iusqu'aux pieds : il sembloit à le voir aagé de cinquante ans.

L'histoire ne saurait être contestée puisque c'est un évêque qui la rapporte et d'ailleurs le titre lui-même redouble ses assertions en insistant avec l'adjectif « véritable ».

4 L'édition de Bordeaux est dite « *louxte la coppie Imprimée en Allemagne* » et elle reprend le texte de la traduction française donnée, en 1605, par Pierre-Victor Cayet et qui s'ouvrait ainsi : « Au commencement de ceste année, il courut un bruit par la France que deux gentilshommes avoient rencontré en Champagne un homme qui se disoit Juif, lequel estoit encores du temps de la passion de Nostre Seigneur Jesus Christ... ». On notera que les premiers mots sont bien commodes pour n'avoir pas à citer de date et donc permettre un réemploi ultérieur. D'autres éditions sont signalées pour la même époque, voir G. Millin, *op. cit.*, p. 77.

La version donnée par cette édition est la suivante : Ahasverus dit qu'il était juif de nation et cordonnier à Jérusalem au temps de Jésus. Il tenait ce dernier pour un « abuseur », et fit tout pour le conduire à sa perte : il fut donc de ceux qui le menèrent au Grand Prêtre, de ceux qui l'accusèrent et de ceux qui crièrent pour qu'il soit crucifié, tant et si bien que Jésus fut condamné à mort. Alors, il courut chez lui pour inviter toute sa famille à voir passer le Christ et prit dans ses bras l'un de ses enfants, pour lui montrer la scène :

Nostre Seigneur Iesus Christ passant chargé de sa croix, s'appuya contre la maison du Juif, lequel pour monstrier son zele courut à luy, & le repoussa avec iniures, luy monstrier le lieu du supplice ou il devoit aller : Lors Iesus Christ le regarda ferme, & lui dist ces mots : le m'arresteray & reposeray, & tu chemineras. Aussi tost le Juif mit son enfant à terre, & ne peut arrester en sa maison...

On notera que, dans cette condamnation, le terme de la punition n'est pas fixé et c'est le Juif errant lui-même qui s'interroge sur sa singulière destinée :

Il ne sçavoit ce que Dieu vouloit faire de luy, de le retenir si long-temps en ceste miserable vie, & s'il le vouloit peut estre reserver iusques au iour du iugement, pour servir de tesmoin de la mort & passion de Iesus Christ, pour tousiours d'avantage convaincre les Infideles & Ateystes. De sa part il desiroit qu'il pleust à Dieu de l'appeler.

Le récit initial est ensuite confirmé par la relation de deux autres rencontres, l'une en 1575 à Malduit, l'autre, non datée, à Strasbourg, ville dans laquelle le pèlerin dit être déjà passé deux cents ans auparavant. Et d'ajouter « qu'il n'avoit plus qu'à parachever les parties occidentales [...] pour estre à bout de son pèlerinage, et que lors le jugement viendra », ce qui contredit quelque peu son interrogation précédente sur sa destinée.

On retiendra encore, de ce court récit, les interrogations que suscite cet étrange personnage :

Plusieurs ont disputé de cest homme, & de son histoire pro & contra, les uns afferment qu'il est un vray homme naturel, les autres nient

cela, & que c'est un spectre mauvais, comme il est rapporté par leurs raisons : ceux de l'affirmative disent que la vie des hommes n'est pas si expressement déterminée, que les uns ne vivent plus que les autres : iusques à cent & six vingt ans (*sic*) sous un mesme climat...

Suit alors une multitude d'exemples de longévité. Mais, ce qu'il faut surtout retenir, c'est que l'auteur, en cet endroit, s'interroge sur la véracité de ce *Discours véritable*⁵.

Apparaît ensuite la première plainte connue accompagnant le récit, sous le titre fort développé de *Complainte en forme et maniere de chanson, d'un Juif encore vivant, errant par le monde, qui dit avoir assisté & estre l'un de ceux qui mirent à mort & crucifierent nostre Seigneur Iesus-Christ*. Elle se chante sur l'air des *Dames d'honneur*⁶, et elle décline tous les pays – au sens large du terme – que le vagabond a déjà parcourus : l'Arabie, la Libye, la Chine, l'Afrique, le mont Liban, le Royaume persique, le pays du Levant, la Haute Allemagne, la Saxonie (*sic*), l'Espagne, l'Angleterre, la France ; elle annonce également ceux qu'il doit encore parcourir en les globalisant, soit un tiers de l'Occident et quelques îles.

Parallèlement aux brochures, commencent à se répandre des estampes narrant son histoire. C'est ainsi qu'en 1616 est imprimée à Paris une gravure titrée *Le portrait au naturel d'un Juif nommé Ahasverius, qui vit et erre par le Monde, depuis que Iesus-Christ, fut crucifié iusques à present*, d'après une estampe gravée par Adrian Collaert

-
- 5 Il y eut des sceptiques... Voir M. Kriegel, *op. cit.*, p. 83. Pierre de l'Etoile raconte dans son *Journal* qu'il acheta au prix de deux sous « une fadaise curieuse ». Ladite fadaise n'était autre que la légende imprimée à Bordeaux en 1609. Les érudits raillent la crédulité populaire et montrent leur dédain pour cette légende. Quand ils l'enregistrent, c'est à titre de « curiosité ». Mais rien n'empêche la propagation de cette *Histoire* et la croyance fortement enracinée et tenace en l'existence du Juif errant. Comme l'écrivit Champfleury dans son *Histoire de l'imagerie populaire*, Paris, Dentu, 1886, p. 16 : « Mais que peuvent les esprits sensés sur les imaginations affamées de merveilleux ! » Même constat chez Paul Lacroix : « ...le peuple préféra s'en tenir à ce qu'il savait du Juif-errant, et ne voulut rien changer à la légende qu'il avait faite, dans son ignorance et pieuse ferveur. » Cité par Nisard, Charles, *Histoire des livres populaires ou de la littérature de colportage*, New York, Burt Franklin, s.d., p. 478 (éd. originale : Paris, Dentu, 1864).
- 6 À propos des *Dames d'honneur*, Charles Nisard, *op. cit.*, p. 483, parle d'un « vieil air » sans autre précision. Claude Duneton, quant à lui, ne parle pas de ce timbre dans son *Histoire de la chanson française*, Paris, Le Seuil, 1998, t. II, p. 838 *sq.*, lorsqu'il aborde le sujet. Il ne figure pas non plus dans *La Clef du caveau*.

à Anvers⁷. Cette image est importante car elle permet de voir l'instauration des trois temps iconographiques retenus tels qu'ils seront repris dans l'imagerie populaire française. Au premier plan, de trois quarts dans une attitude de marcheur aux pieds nus, le Juif errant adresse son regard à celui qui l'observe. Sa main gauche désigne une destination inconnue, un chemin à parcourir. Sur sa cape figure une rouelle, marque de sa judéité. En arrière-plan, des villes fortifiées et deux scènes : à gauche, un attroupement, le Christ portant sa croix et le Juif errant tenant son enfant et repoussant le condamné, c'est la séquence initiale de l'histoire ; à droite, le Juif, dans son errance, rencontre deux gentilshommes à cheval qui deviendront des bourgeois dans l'une des plaintes ; ils sont les auditeurs de son parcours sans fin et ceux qui attestent de son existence. Le texte imprimé sous la gravure raconte son histoire jusqu'à 1613, date de cet instantané :

Il estoit en Hongrie, en 1608. on le veid en Gastinois & près de Fontaine-bleau, en l'an 1614. vers la fin de Decembre, deux Gentilshommes François le rencontrèrent aupres de Chaalons, ausquels il conta plusieurs choses dignes d'estre sceuës, qu'il avoit veuës en son voyage des parties Orientales & leur dit qu'il avoit volonté de veoir les Occidentales, iceux prindrent un grand contentement en ses discours. [...] Quelques-uns disent l'avoir veu à Strasbourg, & qu'il raconta aux Seigneurs d'icelle ville qu'il y avoit deux cents ans qu'il y estoit venu, & qu'on regardast dans leurs registres, & qu'on y trouverroit un acte dequand il y avoit esté, cela fut trouvé veritable, dequoy plusieurs demeurèrent étonnez⁸. On tient qu'il est maintenant en Irlande...

Le Juif errant dans la Bibliothèque bleue

Si l'édition de 1609 est déjà d'aspect populaire et bon marché, elle ne relève pourtant pas de la Bibliothèque bleue. Et il semble, en l'état actuel de nos connaissances, que ce soit Rouen⁹ et non pas Troyes qui

7 Voir la gravure et l'explication aux pages 76 et 177 dans *Le Juif errant un témoin...*, *op. cit.*

8 Ce dernier point sur son passage par Strasbourg semble emprunté à l'édition de 1609 où l'anecdote figurait déjà.

9 Voir Helot, René, *La Bibliothèque bleue en Normandie*, Rouen, Lainé, 1928, p. 48-49.

ait eu la primeur du titre. Il est en effet possible que ce soit l'imprimeur rouennais Jean-François Behourt, qui ait, le premier, mis sous presse cette *Histoire admirable du Juif errant, Lequel depuis l'An 33, jusqu'à l'heure présente ne fait que marcher. Contenant sa Tribu, sa punition, les aventures admirables qu'il a eues en tous les endroits du monde ; l'Histoire et les merveilles arrivées avant son tems*. L'histoire éditoriale de ce livret est fort curieuse, mais comme tel n'est pas notre propos, nous la passerons sous silence ici¹⁰. On peut situer cette impression de J. F. Behourt vers la moitié du XVIII^e siècle. La brochure renferme maintenant plus de quarante pages et est une version amplifiée du texte antérieur avec, à la fin, la *Complainte nouvelle du Juif errant*, dite aussi *Complainte brabantonne*¹¹. C'est l'imagerie qui assura le succès de cette complainte comme nous le verrons plus loin. Une autre édition de Jean-François Behourt insère une troisième version de la complainte, non en fin de livret, mais au milieu du texte, juste avant que le pèlerin ne raconte ses voyages.

Après Jean-François Behourt, d'autres imprimeurs rouennais mirent sous presse *l'Histoire du Juif errant*, suivis en cela par leurs confrères troyens¹². Au vu des éditions de Rouen au XVIII^e siècle, on peut penser que la vente était d'avance assurée. Il en fut de même au XIX^e siècle où ce récit gagna la plupart des ateliers, que ce soit à Lille, Montbéliard, Limoges, Toulouse, Avignon... et tant d'autres, dont Épinal qui assura le succès définitif de cette légende. Et s'il y a un certain consensus sur son périple et sur les dates de son histoire, on relève néanmoins d'un livret à l'autre, quelques variantes que nous allons maintenant présenter.

L'errance temporelle

Dans chaque édition, quatre dates sont généralement mentionnées : celle du titre précisant que le Juif errant marche depuis l'an 33, date de la Crucifixion du Christ, celle de la rencontre entre l'évêque

10 Voir notre article, « L'Histoire du Juif errant dans les livrets bleus », Troyes, *Société académique de l'Aube*, t. CXXXVI, 2012, p. 131-143.

11 Cette complainte tire son nom du lieu de l'entrevue du Juif errant et des bourgeois de Bruxelles qui voulaient le retenir en Brabant.

12 Voir Morin, Alfred, *Catalogue descriptif de la Bibliothèque bleue de Troyes*, Genève, Droz, 1974, n° 454-455, mais il a existé davantage d'éditions troyennes que ne le laissent supposer ces deux références.

de Sleswick et le marcheur, celle de la naissance de ce Juif et celle où l'on abattit les arbres sur le Golgotha, lieu de la Passion. Tout le reste s'organise par rapport à la vie du Juif errant ; par exemple il avait neuf à dix ans lors de l'arrivée des Rois mages, donc lors de la naissance du Christ.

La stratégie éditoriale varia selon les imprimeurs qui cependant s'accordèrent sur l'an 33, date trop « officielle » et symbolique pour subir des modifications.

Considérons donc la seconde date. L'évêque de Sleswick voyage par le pays de Wittenberg pour aller à Hambourg, puis arrive dans une petite ville nommée Salem (Suède) où il rend visite à l'un de ses amis. C'est lors du sermon prononcé par cet ami que l'évêque remarque un vieil homme barbu qui, « à chaque fois qu'il entendait le nom de Jésus, frappait sur sa poitrine avec de grands gémissements ». On se souvient que cette rencontre a lieu en 1542 dans l'édition de Bordeaux (1609). Elle est déplacée en 1633 pour les éditions troyennes (Garnier, Femme Garnier, Baudot), celles de Montbéliard (frères Deckherr), d'Épinal (Pellerin), de Lille (J. Fourray). Elle intervient plus d'un siècle après, en 1745, pour les imprimeurs de Rouen (Jean-François Behourt) et encore quelques années plus tard, en 1753, pour ceux de Limoges (D. Corre, les Associés), d'Avignon (Étienne Chaillot aîné, mais 1752 pour son fils) et de Toulouse (J. M. Corne). On peut penser à une réactualisation de la date pour que l'événement ne se situe pas dans un passé trop lointain, cette réactualisation étant différemment appréciée selon les lieux.

La troisième date est celle de la naissance du Juif errant : « Je suis né hors de la Tribu de Naphtali, et mon nom est Ahasvérus, après la création du monde 3992 ». 3992 est la date la plus fréquemment mentionnée ; elle relève du comput hébraïque et correspond à l'an 232 de l'ère chrétienne ; c'est donc une date fantaisiste puisqu'avec une naissance en 232, Ahasvérus n'aurait pu être le contemporain du Christ. Mais l'on rencontre aussi les dates de 1992, 3392 ou encore 3962 qui peuvent correspondre à des erreurs de copie au moment de la composition dans l'atelier. On voit donc qu'il ne s'agit pas d'une recherche d'authenticité mais plutôt d'emmener le lecteur dans un passé lointain, un peu fantastique et mystérieux, un passé mythique.

Et il en est de même pour la date à laquelle les arbres furent abattus. Ces arbres sont nés des pépins du fruit de l'arbre

défendu et doivent servir au rachat du péché originel. Placés par Seth, troisième fils d'Adam, sous la langue du père défunt, ils donnèrent naissance à trois arbres que fit abattre le père du roi Hérode et « ce sont ces mêmes Arbres qui ont servi à faire la croix où Notre-Seigneur Jésus-Christ a été crucifié ». Là encore, nous sommes dans un temps fantasmé, sans commune mesure avec la réalité. La date la plus fréquente pour l'abattage de ces arbres est celle de 3939, mais l'on rencontre aussi 3739 et même 3030, comme si seul importait le fait de rejeter ces événements dans une lointaine antériorité, rendue d'autant plus lointaine et impressionnante par l'utilisation du comput hébraïque.

Enfin, une durée semble stable au fil des éditions. Se présentant, Ahasvérus dit à l'évêque : « Je suis un Bourgeois de Jérusalem, et qui ne fait que marcher partout le monde, et voilà mille années passées que je ne fais que me promener sans voir la fin de mes souffrances... ». Une telle durée de vie relève de l'extraordinaire et du merveilleux : le Juif errant est un mythe vivant dont l'authenticité est attestée par l'évêque, et pourtant mise à mal par des sceptiques dans l'édition de 1609 comme dit plus haut.

Dans la *Complainte brabançonne* (version la plus fréquente) qui suit le récit du marcheur, on trouve d'autres précisions. Le Juif errant dit s'appeler Isaac Laquedem et quand ses interlocuteurs l'interrogent sur son âge, il se plaint de sa longévité ici amplifiée :

La vieillesse me gêne :
J'ai bien dix-sept cents ans ;
Chose sure et certaine,
Je passe encor' trente ans ;
J'avais douze ans passés,
Quand Jésus-Christ est né.

Et trois strophes plus loin, il ajoute : « Je fais le tour du monde / Pour la cinquième fois ».

L'errance géographique

Beaucoup plus intéressant est justement le périple sur Terre du Juif errant. Il apparaît comme une amplification des étapes men-

tionnées dans le texte et la complainte de l'édition de 1609 mais, là aussi, quelques variantes existent ; on retiendra donc le trajet le plus fréquent. Sitôt le Christ crucifié, Ahasverus est obligé de partir selon la condamnation dictée par Jésus. Commence alors un long périple qui va le mener de pays en pays et lui faire rencontrer des peuplades étranges. De Judée, il passe en Égypte, puis en Amérique ou en Afrique selon les éditions. Le thème de cette errance se prête particulièrement à un récit où l'auteur peut donner libre cours à son imagination pour décrire peuples et pays non visités et dont la description répond à des stéréotypes :

Dans l'Isle de Candie les gens vont tous nuds, hormis qu'ils se couvrent la partie d'une peau de bête sauvage. De là je m'en allai à Malhado, là je vis un pere qui écarteloit sa fille, & en jettoit les pieces et morceaux sur les campagnes, que les oiseaux venoient manger, & cela étoit un Sacrifice pour leurs Dieux. De là je m'en allai au Mexique, les gens de ce païs adorent Dieu & le Diable [...]. Ils prennent un homme tout en vie, & lui ouvre le ventre avec un couteau, & lui arrache le cœur, & le sang qui en découle, le mettent dans un pot, & de cela en font un pâté qu'ils brûlent : voilà le Sacrifice des Mexicains. De là je m'en allai au Japon ; là je vis une mere qui tua ses deux enfans, parce qu'elle ne leur pouvoit pas donner la subsistance...

Puis il traverse Cuba, toute l'Amérique, l'Afrique, la Lybie où il rencontre les Amazones qui manifestement le plongent dans l'étonnement. Ses étapes suivantes le mènent aux îles Canaries, puis au royaume de Barqua, et dans le désert du Sahara. Ailleurs, il croise des cannibales, les Hottentots en Aziatanus. Il se rend ensuite en Afrique australe, en Inde, en Perse, puis en Éthiopie où sévissent des serpents gros comme la jambe et tout velus. Il parcourt ensuite l'Asie, arrive en Europe et là encore il voit des choses qui lui paraissent bien étranges, extraordinaires ou merveilleuses. Il devient ainsi l'archétype du voyageur infatigable. Son périple européen s'achève à Marseille où il embarque pour l'Asie avant de revenir en Judée.

Que retenir de ce long périple ? Tout d'abord la difficulté à reconnaître les lieux. Certains noms sont écorchés ou correspondent à d'anciennes appellations, d'où des approximations. Des pays ont changé, des frontières ont bougé, mais est-ce si important ? C'est le symbole

même de ce voyage sans fin et sans but réel qui importe. On notera toutefois une certaine corrélation avec les grandes découvertes du XVI^e et du XVII^e siècle, que ce soient celles des navigateurs du côté de l'Amérique ou les expéditions terrestres des Jésuites, par exemple en Extrême-Orient et en Amérique du Sud. Toutes ces relations de lointains voyages, souvent agrémentées de détails plus ou moins exacts, frappaient l'imagination et faisaient entrer ces récits dans la légende des contrées éloignées où tout est possible, le meilleur comme le pire. Et, en même temps que récits de voyages et descriptions se multiplient, l'exotisme contamine les arts et devient une porte vers l'imagination, le rêve et l'évasion. Manifestement, l'auteur de *l'Histoire admirable du Juif errant* avait parcouru quelques-uns de ces récits et en avait retenu les éléments les plus frappants, les plus étranges et les plus sanglants. Le voyage du Juif errant semble se transformer en découverte des mœurs et des curiosités des contrées traversées. Beaucoup de faits décrits sont avérés, mais tous ne le sont pas, certains relèvent d'une mauvaise interprétation à remettre dans le contexte du XVII^e siècle ; par exemple les Hottentots n'étaient pas cannibales.

Toutefois, au-delà même des faits attestés et des faits fantasmés, c'est l'idée qui sous-tend cette pérégrination qui doit être retenue. Le Juif errant parcourt tous les continents sauf l'Océanie. C'est un homme universel qui comprend la langue du pays ou de la peuplade dès qu'il y arrive. Il n'a pas non plus de soucis d'argent, ayant toujours en poche quelques pièces. Mais surtout il s'inscrit dans un temps cyclique, comme c'est le cas pour bien des mythes, passant et repassant par les mêmes endroits. Ainsi, à propos de l'Asie où il se rend après l'Éthiopie, il précise : « j'avais déjà bien voyagé des années alors, car j'y trouvais bien du changement ». Plus loin, il interrompt son récit sur la Judée : « je ne trouvais plus ni parents ni amis ; car il y avait déjà cent ans passés, que je ne faisais que me promener ; par ainsi, j'avais un chagrin mortel de vivre si longtemps ; je quittai encore une fois Jérusalem, puisqu'il n'y avait plus personne de ma connaissance, avec intention de me mettre dans tous les périls imaginables pour y perdre la vie »... mais ce fut peine perdue. La mort ne voulut de lui ni dans les batailles, ni dans les naufrages, ni même par la maladie et il n'a aucun besoin de vêtements, ni de boire, ni de manger. Et il conclut : « j'ai déjà parcouru le monde quatre fois, et j'ai vu de grands changements partout, des pays ruinés, des villes bouleversées, et je serais trop long à vous raconter ». Et le livret se clôt sur la phrase



Histoire admirable du Juif errant, Montbéliard, frères Deckherr, 1819,
p. 2 (à gauche) et p. 15 (à droite), Coll. part. (Cliché AR)

suivante : « il se mit en marche pour la cinquième fois » et l'on serait tenté d'ajouter : et sans doute pas la dernière. La Judée, lieu de son péché, est à la fois point de départ et point d'arrivée de ce cycle auquel il ne peut échapper : « puisque je dois me promener tant que le monde sera monde, je m'en vais encore me mettre en marche selon que la fantaisie m'en prendra ». Seule la fin du monde pourra mettre fin à son calvaire. Ce cheminement est-il relayé par l'image ? La plupart des éditions de colportage de ce texte sont sans illustration. Toutefois, au XIX^e siècle, apparaissent quelques gravures montrant cet infatigable promeneur. À Troyes, Baudot illustre la couverture de son impression par le réemploi d'un bois gravé des pèlerins de Compostelle et établit un parallèle avec, en page de titre, une vignette montrant Jésus marchant sur les flots. Au cours de ses pérégrinations, le Juif errant traverse, lui aussi, les mers sans crainte de sombrer dans les eaux. À Montbéliard, les frères Deckherr introduisent deux gravures en pleine page : l'une représente le cordonnier invectivant le Christ ; sur la seconde, gravure d'ouverture et de fermeture, le pèlerin s'adresse à

deux bourgeois vêtus selon la mode Empire (actualisation visuelle des faits) ; à la main droite, il a un bâton de marcheur et de la gauche, il désigne le ciel. Ces deux petites scènes se retrouvent dans l'imagerie populaire.

Dans une édition anonyme, apparaît non un marcheur, mais un personnage statique qui se tient de face ; ses pieds, chaussés de sandales lacées haut sur la cheville, adoptent un angle particulier puisqu'ils reposent à 180° sur le sol ; seul son bâton de marcheur à la main droite rappelle son cheminement. Mais c'est l'édition de Pellerin à Épinal qui devait assurer le succès définitif de la légende.



*Histoire admirable
du Juif errant,
Épinal, Pellerin, s.d.,
4^e de couverture,
Coll. part. (Cliché AR)*

En quatrième de couverture, le vagabond en position frontale, bottes aux pieds, bâton à la main, semble regarder un interlocuteur hors champ à sa droite ; tout comme chez Deckherr, il désigne le ciel de sa main gauche, comme pour indiquer d'où lui vient sa malédiction. En arrière-plan, deux bateaux voguent sur la mer : c'est l'image du voyage toujours recommencé, du départ toujours imminent qui est ici représenté ; c'est aussi celle d'un exil permanent.

L'errance par l'image

On peut penser que la littérature de colportage avait préparé de longue date la réception de l'image populaire du Juif errant. Elle avait rendu le personnage familier, favorisant ainsi la réception et une production massive d'estampes en feuilles. On estime à plusieurs millions le volume éditorial pour ce thème au XIX^e siècle. Selon Frédéric Maguet¹³, on remarque trois types canoniques de compositions. Un type présente le Juif errant immobile et de face, avec, en arrière-plan, trois scénettes renvoyant aux épisodes marquants de la légende. Les deux autres types le montrent en pleine marche et de profil, et l'idée d'errance y est nettement renforcée. Les scènes en arrière-plan sont supprimées et remplacées par un paysage de bord de mer avec bateau au loin. Et l'exotisme du voyage est parfois évoqué par la représentation symbolique d'une végétation lointaine ; ainsi en est-il des palmiers. L'exemple le plus représentatif en est sans doute la gravure de François GeorGIN pour Pellerin à Épinal. Dans les gravures antérieures, le marcheur en action tient son bâton d'une main alors que l'autre bras est en mouvement vers l'avant. GeorGIN va plus loin : le bras gauche est relevé parallèlement à l'océan, index pointé vers l'avant, ce qui renforce la dynamique de la représentation et désigne un ailleurs toujours à atteindre. La complainte elle-même est rejetée sous l'image, laissant toute la place à la représentation, alors qu'elle se déroule latéralement dans la plupart des autres gravures.

Les titres de ces estampes sont intéressants ; beaucoup s'intitulent *Le vrai portrait du Juif errant*, ou bien *Le véritable portrait du Juif errant*. S'y ajoute, assez souvent, un complément de titre précisant où et quand

13 Maguet, Frédéric, « Le développement du thème du Juif errant dans l'imagerie populaire en France et en Europe », *Le Juif errant un témoin...*, op. cit., p. 91-107.

ce singulier personnage a été vu ou aperçu. Comme dans les livrets, il s'agit d'authentifier cette rencontre. Les dates les plus fréquemment mentionnées sont le 22 avril 1774 ou le 22 avril 1784. À la première date, il est vu à Bruxelles en Brabant ; à la seconde à Avignon. Mais il peut être rencontré également à Dijon ou à Arras. Deux remarques : son apparition a lieu au moins une cinquantaine d'années auparavant par rapport à la date d'impression de l'estampe, et il ne traverse pas les villes d'édition des images¹⁴. Il s'agit de tenir l'événement à distance, à la fois temporelle et géographique, pour ne pas entamer la crédibilité de l'histoire. Ainsi, lorsque le Juif errant passe à Bruxelles, ce sont les images de Paris, Lille, Amiens qui rapportent cette arrivée.



Le Juif errant, Épinal, Pellerin, image n° 113, Coll. part. (Cliché AR)



Le vrai Portrait du Juif errant, Amiens, Lefèvre-Corbinière, Coll. part. (Cliché AR)

14 Une exception toutefois : une image populaire parisienne de la fin du XVIII^e siècle le fait passer par Paris le 1^{er} janvier 1773.

Lorsqu'il va à Avignon, c'est au tour des images de Nantes, Le Mans et Orléans de narrer cette venue. Une anecdote, à ce sujet, est révélatrice ; elle concerne Pellerin à Épinal :

M. de Flégny, préfet d'Épinal en 1810, sachant que Pellerin préparait une image qui devait raconter la rencontre du Juif errant à Saint-Dié, le fit venir et lui donna l'ordre d'avoir à modifier l'itinéraire d'Isaac Laquedem. « Qu'il passe n'importe où, conclut-il, mais pas sur le territoire de mon département. Ah ! Non pas sur mon territoire ! Surtout pas d'histoires ! ».

Rappelons que la présence du Juif errant était parfois perçue comme annonciatrice de catastrophes¹⁵. Et nous suivons Frédéric Maguet lorsqu'il écrit :

Pellerin a tort, faire passer le Juif errant trop près affaiblirait le message ; il est essentiel qu'il rencontre les bourgeois d'une ville contemporaine mais hors de la sphère de familiarité qui donnerait une réalité trop immédiate à un récit qui ne peut absolument pas être traité sur le registre du fait divers. La figure du Juif errant procède à la fois de l'utopie et du mythe.

Plus étonnantes sont les images qui apparaissent essentiellement à Paris et qui indiquent que le marcheur souhaite s'établir à Paris. Ainsi, Bonneville, à Paris rue Saint-Jacques, propose le *Véritable portrait du Juif Errant, Âgé de plus dix-huit cents ans, Arrive à Paris à dessein de s'y établir : détails de ses Aventures, avec ses Prédications générales et remarquables*¹⁶.

Au lendemain des temps agités et inquiétants de la Révolution, puis de la Terreur, la France devient une terre d'asile, « la terre promise » et « Paris est le séjour des dieux ». Rappelons aussi que la France a été la première à attribuer la pleine égalité de droits aux Juifs par le vote de l'assemblée constituante en 1791. Non seulement le Juif errant envisage de s'installer à Paris, mais il espère même s'y marier ; toutefois :

15 Voir G. Millin, *op. cit.*, p. 118.

16 Image reproduite et analysée dans *Le Juif errant un témoin...*, p. 180-181. Bonneville ne fut pas le seul à faire s'établir le Juif errant à Paris. Il en fut de même pour Basset (Paris) et plus singulièrement pour Louis Abadie Cadet (Toulouse).

« Qui voudra de ma mine antique ? » s'exclame-t-il. Cette image parodie les autres représentations puisqu'on y retrouve le marcheur en position frontale, et les petites scènes en arrière-plan ; et la dernière a pour légende : « Le Juif errant parle aux Habitants de Paris ». Avec cette gravure, le marcheur ne marche plus : il s'ancre dans le lieu et dans le présent ; il devient une antithèse tout comme sur l'image de *La Mort du Juif errant* chez Pellerin à Épinal qui fait se rencontrer Laquedem et la Mort, puis le même et le Christ qui pardonne enfin et achève son martyre. Le Juif errant n'erre plus, il meurt. Pellerin a tué la légende mais nous sommes à la toute fin du XIX^e siècle. Le XX^e siècle approche et qui croit encore au Juif errant ? Sans doute est-il temps de le faire disparaître ou de n'en garder que le symbole¹⁷.

Le Juif errant, un mythe ?

L'histoire du Juif errant est d'abord une légende. Toutefois, par bien des aspects, cette légende relève du mythe qu'elle rejoint par l'ampleur de son succès populaire. Ce Juif, participant du crime fondateur (la mort du Christ), haï partout puisqu'il n'est de nulle part, devient ainsi le symbole même de toutes les calamités du monde. Il est un témoin du temps qui passe et des lieux qu'il traverse et son trajet cyclique l'inscrit dans le rythme d'un recommencement perpétuel, cosmologique et calendaire : les phases de la Lune, les saisons, la course du Soleil, mais aussi et surtout les années, les siècles qui passent et les vies qui s'effacent.

L'éternel retour marque bien d'autres mythes, à commencer par celui de Caïn, premier homme meurtrier chassé du paradis et condamné à errer sur la Terre. Tout comme le Juif errant, il souhaite mourir après sa faute mais Dieu le condamne à être « errant et fugitif par le monde » avec impossibilité d'être occis, car l'Éternel le marque d'un signe pour que personne ne le tue. Dès lors, le parallélisme peut s'établir : le Juif errant est déicide et condamné à l'éternité tout comme Caïn ; ils sont tous deux frappés de malédiction. Même si ce rapprochement peut paraître inepte, il favorisa néan-

17 À la toute fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, la légende du Juif errant fut soit tournée en dérision dans des représentations publicitaires, soit détournée en ce que nous appellerions aujourd'hui des produits dérivés : assiettes en porcelaine, terres cuites, plaques de lanterne magique, impressions sur tissu...

moins une certaine approche mythique par l'idée de la récurrence : le Juif errant était un nouveau Caïn, un nouveau maudit s'inscrivant dans le mythe biblique.

On peut aussi rapprocher l'histoire du Juif errant d'une autre légende, celle du Hollandais volant. Selon certaines versions, le capitaine d'un bateau aurait appareillé vers les Indes un Vendredi saint malgré une terrible tempête. Il proclame alors qu'il naviguera tempête ou pas, Vendredi saint ou pas, quitte à naviguer pour l'éternité, ce qui lui vaudra cette damnation éternelle. Dans d'autres versions, le navire est maudit à la suite d'une insulte proférée contre le ciel par le capitaine et l'apparition du bateau apporte l'infortune à ceux qui le voient.

C'est ainsi que se forge un mythe, par la répétition de mêmes schémas narratifs, ici une malédiction à la suite d'une parole ou d'un geste impie, la malédiction valant jusqu'à une fin du monde espérée mais impossible à atteindre puisqu'il y a éternel recommencement. Cet anathème nous amène au mythe eschatologique. Cette fin des temps, prophétisée dans de nombreuses religions, redoutée par l'humain, est à l'inverse ardemment souhaitée aussi bien par le Juif errant que par le Hollandais qui verraient ainsi s'arrêter la malédiction dont ils sont frappés. Dans la conception chrétienne, au Jugement dernier, ils verront leur sort modifié : un repos éternel remplacera une errance sans fin.

Enfin, on peut rapprocher le Juif errant du mythe de Chronos, ce dévoreur de temps, qui peut se déplacer dans l'espace-temps et savoir ce qui va se produire. Or, le Juif errant parcourt lui aussi le temps et, sur certaines représentations, il se fait devin. Cette idée d'un vagabond omniscient traverse les textes, mais son art de la divination est surtout explicite lors de son arrivée à Paris pour s'y établir. Les images populaires précisent alors dans le titre « détail de ses Aventures, avec ses Prédications générales et remarquables », et la complainte qui accompagne la gravure ajoute « Et j'ai le don de prophétie, Dans l'orient et l'occident ». Mais n'oublions pas qu'il s'agit d'un texte militant qui prévoit un avenir meilleur, pour le Juif errant lui-même qui peut enfin s'arrêter, mais aussi pour tous les juifs à la suite de leur émancipation. Plus généralement, rappelons, à ce sujet, combien l'iconographie prend part aux mythes et contribuent à leur succès et à leur pérennité. Pont entre passé et présent, cette figure de marcheur marque le temps qui passe. On n'arrête pas sa marche, on n'arrête pas

le temps. Le Juif errant symbolise le cours linéaire, continu et irréversible du temps et, témoin de l'histoire divine et humaine, il en devient une figure mythique, transcendant le particulier et le singulier. Ce mythe tire sa force du fait que le peuple a pu se reconnaître dans cet individu misérable.

Et cette reconnaissance s'est exprimée dans le succès de la littérature et de l'imagerie populaires, toutes deux colportant, au fil des siècles, l'histoire de ses merveilleuses pérégrinations spatiales et temporelles. Dès lors, on ne peut que souscrire à la conclusion de Richard I. Cohen : « Dans ces réinterprétations, le Juif errant pouvait être doté d'une physionomie et de vêtements nouveaux, affirmant sa capacité à continuer d'exister et à se manifester dans des circonstances et des lieux inattendus. Compte tenu de la multiplicité de ses identités passées, il est peu probable qu'il cesse un jour d'apparaître dans des situations étonnantes, conventionnelles ou non conventionnelles¹⁸. » Ainsi va le mythe !

MARIE-DOMINIQUE LECLERC

18 Cohen, Richard I., « Entre errance et histoire, interprétations juives du mythe de Gottlieb à Kitaj, *Le Juif errant un témoin...*, *op. cit.*, p. 171. Seule a été étudiée ici la veine française, mais il conviendrait de compléter cette étude avec celles d'autres pays, notamment l'Angleterre, les Flandres...